

A. DERRAIN

« LES PÉNICHES »

Valeur : 2,00 F

Couleurs : rouge, jaune, orangé, bleu,
vert, brun-jaune

25 timbres à la feuille



Dessiné et gravé en taille-douce
par GANDON

Format horizontal 36 × 48
(dentelé 13)

VENTE

anticipée, le 16 décembre 1972 à PARIS;

générale, le 18 décembre 1972.

Ce dernier timbre de la série artistique 1972, après Fragonard, Claude Monet et le Maître de Moulins, nous propose une œuvre marquante de l'évolution de la peinture contemporaine.

André Derain (1880-1954), né à Chatou, commence à quinze ans dans les galeries du Louvre une formation d'autodidacte, fréquente l'académie Carrière et se lie avec Matisse et Vlaminck. Au retour d'un service militaire de trois ans, il peint déjà assez pour que Vollard le prenne sous contrat, et son nom s'inscrit tout de suite dans les mouvements artistiques de l'époque.

Au moment où la jeune peinture, depuis l'exposition Signac de 1904, s'enthousiasme pour le « divisionnisme », Derain peint à Collioure, où il se « laisse aller à la couleur pour la couleur ». L'année suivante, quand le salon d'Automne provoque les protestations de ceux qui se scandalisent des audaces du « Fauvisme », Derain, dont les toiles de Londres rappellent pourtant les luminosités diffuses de Turner et de Monet, s'abandonne à l'usage libre des tons purs et à l'élan d'une composition qui crée un nouvel espace par la juxtaposition des aplats.

On le verra plus tard se passionner avec Apollinaire, Picasso et Vlaminck, pour l'imagerie populaire et l'art nègre. Il sera un des premiers à définir un des objectifs du cubisme : « des rapports de volumes peuvent exprimer la lumière, ou des coïncidences de la lumière avec telle ou telle forme ». Avant 1914, il apparaît donc comme un des novateurs les plus lucides et les plus audacieux.

Après la guerre, dont il passe la plus grande partie au front, sa joie du retour à la vie s'épanouit dans des portraits, des nus, des paysages. Il se laisse entraîner

par Diaghilev dans l'univers du rêve et réalise décors et costumes de nombreux ballets. Mais, pour ne pas être emporté par le tourbillon moderne, il se renferme si bien dans sa retraite de Chambourcy, qu'à sa mort, survenue dans un accident de voiture, beaucoup de jeunes ne verront plus guère en lui que le chef d'une opposition et l'initiateur d'un retour à la tradition classique : toute son œuvre exprime pourtant les allées et venues d'un esprit tourmenté, entre les aspirations à un certain ordre et les élans de son lyrisme instinctif.

Derain avait 24 ans quand il peignit en 1904 « Les Péniches », qui font donc partie de la période de Chatou. Le dynamisme de la composition tient un peu à la perspective oblique, dominée de haut comme sur les toiles de Collioure. La volonté de concision est nette dans le dessin des deux masses, dans les détails des ponts, dans les silhouettes des rameurs.

Ici, l'œil reçoit directement la violence des coloris, où se heurtent les tons purs, bleus, verts, jaunes, orangés, rouges, appliqués par surfaces avec une audacieuse décision. L'étendue de l'eau est au contraire analysée par des touches à dominante verte et jaune, marquée d'ombres bleutées et soulignée par l'écharpe de fumée d'un blanc crémeux et rosé.

La qualité rare de cette toile, son intérêt documentaire par rapport à l'histoire de la peinture française de notre temps, militaient bien en faveur de l'acquisition du tableau « Les Péniches » de Derain par le Musée national d'Art moderne, en plus de la raison sentimentale que constituait la crainte de voir partir pour l'étranger une œuvre aussi célèbre.

